

À propos des couleurs et des bonnes intentions

Gilles Daigneault

Number 53, Fall 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/9571ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (print)

1923-2551 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Daigneault, G. (2000). À propos des couleurs et des bonnes intentions. *Espace Sculpture*, (53), 46–48.

À PROPOS DES COULEURS

et des bonnes intentions

GILLES DAIGNEAULT



Les philosophes ont depuis toujours maille à partir avec les couleurs. Goethe disait plaisamment que tout philosophe voit rouge quand il entend parler de couleurs. Pour sa part, Guy Pellerin, un artiste-philosophe dans la lignée d'Ulysse Comtois, voit depuis longtemps des lieux, toutes sortes de lieux, quand il entend parler de couleurs. Et vice versa : il voit des couleurs — toutes sortes de couleurs, mais une seule à la fois — quand il se souvient de certains lieux ou quand il en entend parler.

Et cette disposition chez lui donne lieu, depuis une vingtaine d'années, à quelques-unes des pages les plus stimulantes et les plus justes de l'histoire de notre peinture moderne, et de son dépassement. Des pages qui sont d'ailleurs loin d'être justiciables de la seule peinture : la « peinture » de Pellerin, déjà si prégnante pour ses familiers, a partie liée avec la sculpture, la photographie, l'installation, l'architecture... et ce, le plus naturellement du monde. (Je me rappelle cette remarque plaisante du vieil Ulysse lors d'un vernissage de Pellerin à la galerie Chantal Boulanger, en 1992 : « Je ne sais pas si c'est à cause de mon enseignement, mais je suis sûr que ce garçon est un génie ! »)

L'artiste a exposé trois fois à Montréal au cours du premier semestre de l'an 2000. Il estimait que c'était beaucoup, que c'était trop... Faux problème : il n'y a pas de périodicité idéale en cette matière, et un travail comme le sien, avec des entrées aussi multiples et aussi diverses, on en

redemande. D'autant que chaque occurrence favorisait le dépaysement, incitait le visiteur à des relectures de cette inépuisable *chronique des couleurs* : chez Occurrence, justement, l'installation au titre extravagant de précision — *Service de Radio Saint-Jean, 6894, boulevard Saint-Laurent, Montréal, lundi 11 mai 1998* — racontait, entre autres, comment les œuvres les plus énigmatiques, pour peu qu'on fasse un bon usage de l'énigme, peuvent devenir les plus conviviales ; dans la première salle du Montréal Télégraphe, j'ai redécouvert l'œuvre qui avait été créée pour le Centre culturel canadien, en 1992 : agréablement dépaycée, elle était devenue une belle frise d'un jaune un peu espiègle, à mi-chemin entre le puzzle et l'écriture, qui rappelait que la vie nomade, si on en fait bon usage, peut convenir aux œuvres les plus *insituées* ; chez Dazibao, enfin, les plus récents « objets spécifiques » de Pellerin, associés avec bonheur par Pierre Dorion aux photos d'Édouard Baldus et de Robin Collyer, suscitaient de fructueux chassés-croisés entre la présence origininaire de la photographie dans l'œuvre du peintre (comme dans celle du commissaire !) et, d'autre part, la présence de la composition picturale dans l'œuvre des photographes, et ce, autour du thème de la disparition, de la perte...

J'ai encore pensé à Guy Pellerin en voyant la dernière œuvre d'« art public » de Michel Saulnier, intitulée *Sept ours* et installée dans le parc Benny, rue Monkland à Notre-Dame-de-Grâce. Mais j'avais à l'esprit la première manière de l'artiste, au début des années quatre-vingt, quand il était un des peintres les plus prometteurs de la galerie Jolliet. Il faisait alors des tableaux-objets — que Johanne Lamoureux appelait joliment des

Raoul Hunter,
Mère Émilie Gamelin, 2000.
Édicule de la station de métro Berri-UQAM, Place Émilie-Gamelin.
Photo : Robert Etcheverry.



Monique Bertrand,
Monstres/Saints,
1998. (1 de 3)
Acier, éprouves rc,
plexiglas, goudron,
loupes-écrans,
acétates, ruban
adhésif.
312 x 107 x 67 cm.
Photo : Dominique
Malaterre.

« métopes de bois » — avec des motifs figurés par leur seul contour en creux. Une des séries s'appelait *Atelier* et les éléments, *Compas, Burette, Pinceau... Ours!* On aurait pu appliquer à ce travail de Pellerin la définition que Saulnier proposera, quelques années plus tard, pour ses propres ours : « de l'art minimaliste pour enfants »... Quant aux *Sept ours* du parc Benny, il s'agit malheureusement d'une installation éphémère que les autorités s'apprêteront à déloger au moment où on lira ces lignes et qui me manque d'avance au moment où je les écris. L'œuvre — polysémique — adressait un clin d'œil complice aux animaux de Pierre Granche ou de John McEwen, mimait un carrousel ou une constellation, constituait en fait une « folie » architecturale comme Proust en voyait dans certains jardins baroques. Une très belle folie !

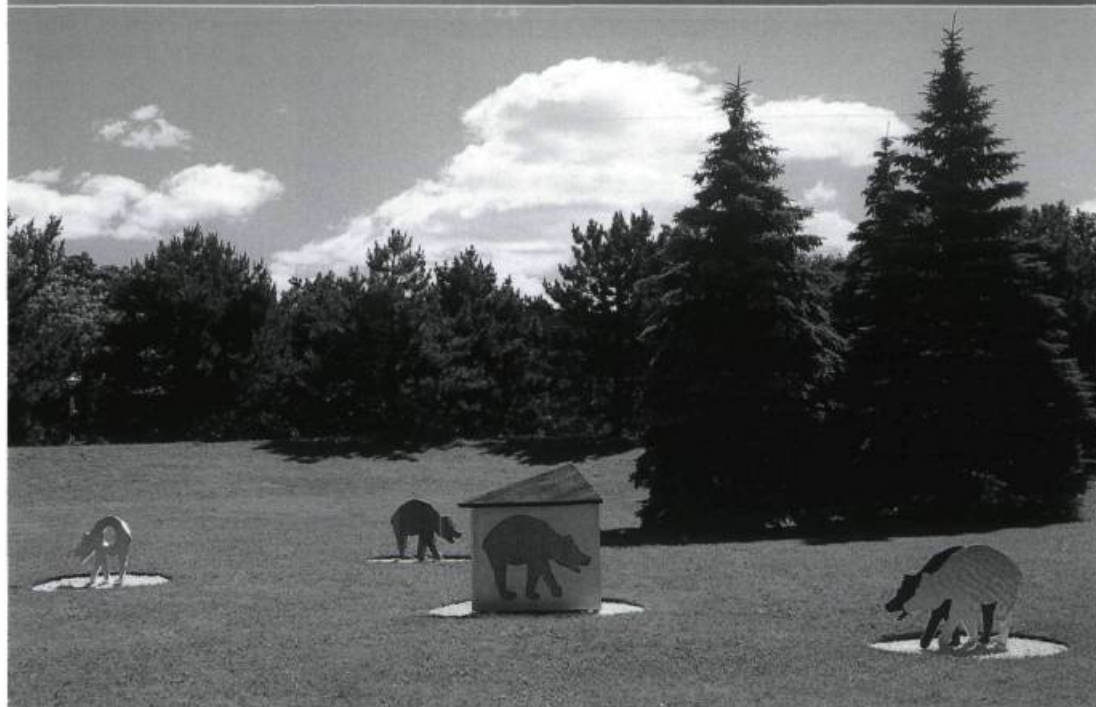
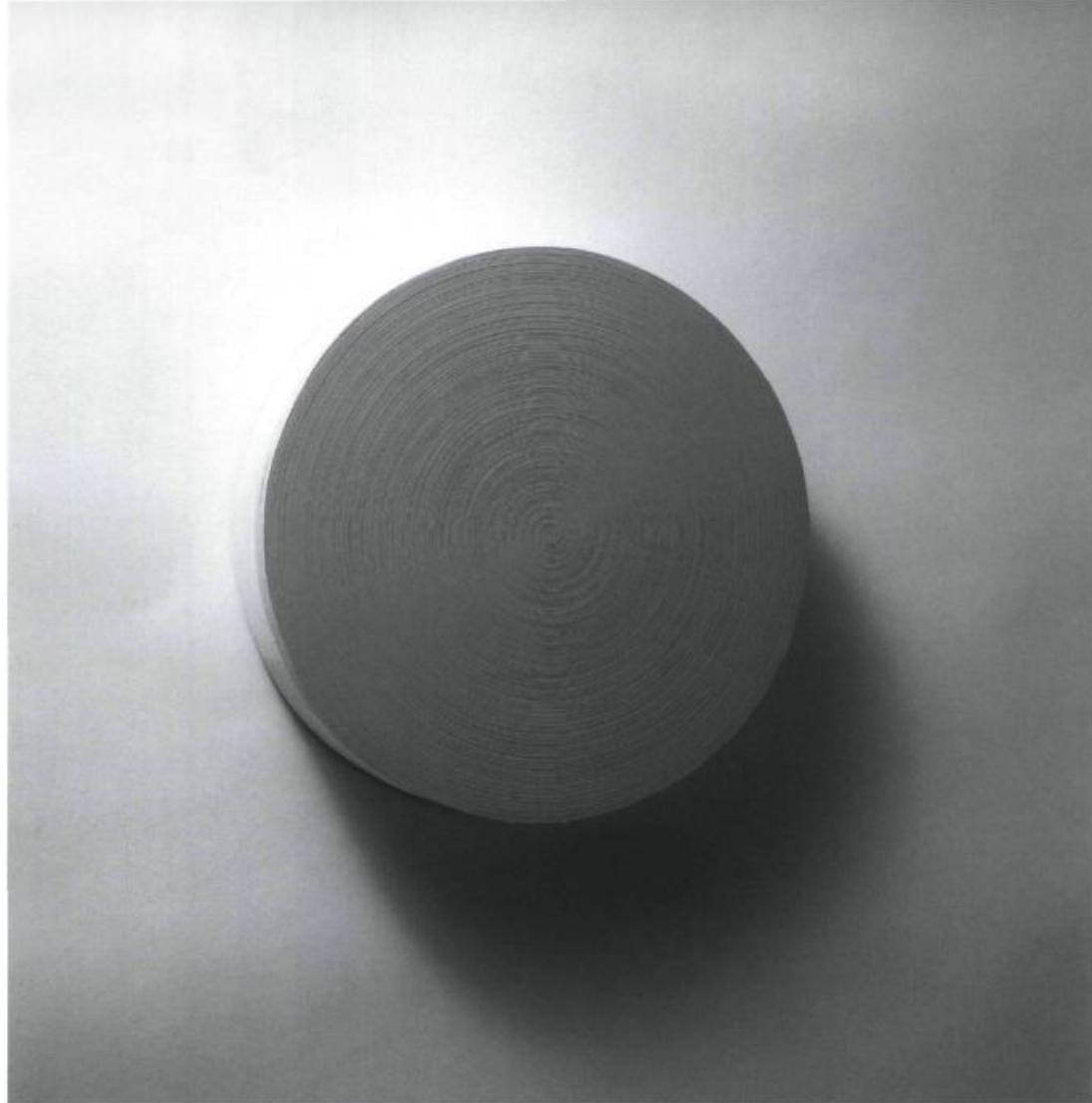
Mais toutes les folies ne sont pas également opportunes, comme le rappelait sans équivoque le dévoilement récent de la statue de Mère Émilie Tavernier-Gamelin qui, elle, a toutes les chances de survivre même à l'édicule qui l'abrite. Cette fois, l'œuvre — résolument unidimensionnelle — émane d'un artiste patenté, « diplômé de l'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Paris », et a fait l'objet d'un don de la communauté des Sœurs de la Providence à l'occasion du bicentenaire de la naissance de leur fondatrice. Un don qui n'est certes pas un cadeau pour les amateurs de sculpture, une communauté qui heureusement (?) ne fait pas de vague, qui en a vu d'autres et qui n'a pas le réflexe de monter aux barricades à la moindre aberration esthétique des autorités pour crier qu'elles sont plus malades que compétentes.

Cela dit, je veux bien comprendre qu'il

est fou de prétendre contenter la supérieure générale des religieuses et le directeur général de la Société de transport de la Communauté urbaine de Montréal, le maire Bourque et le cardinal Turcotte, les historiens de l'art, tout le monde et son père ; et je sais bien qu'un don demeure un don, qu'à cheval donné, on ne regarde pas à la bride, qu'il y a de ces cadeaux qu'on ne peut pas refuser pour toutes sortes de raisons... Mais peut-être suffirait-il, le cas échéant, d'apposer quelque part un écriteau portant « Ceci n'est pas une œuvre d'art ». Dans le cas qui nous occupe, cela atténuerait la tristesse silencieuse des amateurs de sculpture et n'empêcherait aucunement les fidèles de la vénérable portraiturée de continuer à prier pour obtenir des faveurs par son intercession. Dans ces conditions, il pourrait même m'arriver de prier Mère Gamelin le plus sincèrement possible pour que sa statue se volatilise...

P.S. Un retard malencontreux a empêché la publication de mes « morceaux choisis » dans le numéro 52 d'*Espace*.

Mentionnons, pour mémoire, qu'il y était question de certains risques qu'on court à faire un film sur Louis Archambault quand on ne connaît rien à la sculpture, ou sur Marcel Barbeau quand on est la fille du peintre et que toute la recherche est assumée par la compagne de l'artiste, au demeurant sociologue-spécialiste-du-marché-de-l'art-d'icelui. À part toutes ces bonnes intentions, la chronique commentait les plus belles sculptures du trimestre, réalisées par Monique Bertrand, exposées dans un centre de photographies actuelles et paradoxalement intitulées *Un fait de peinture...* ■



Guy Pellerin, *N° 322-Service de radio Saint-Jean*, 6894 boulevard Saint-Laurent, Montréal, lundi 11 mai 1998, 1998-1999. Détail. Acrylique, contreplaqué de merisier, tilleul. 30,2 cm diam. x 6,2 cm. Photo : Richard-Max Tremblay.

Michel Saulnier, *Sept ours*, 2000. Parc Benny, Notre-Dame-de-Grâce dans le cadre de l'événement *D'un millénaire à l'autre*. Photo : Michel Dubreuil.